

De la théorie à la pratique anarchiste, avec :



1873 - 1958

Rudolph
Rocker

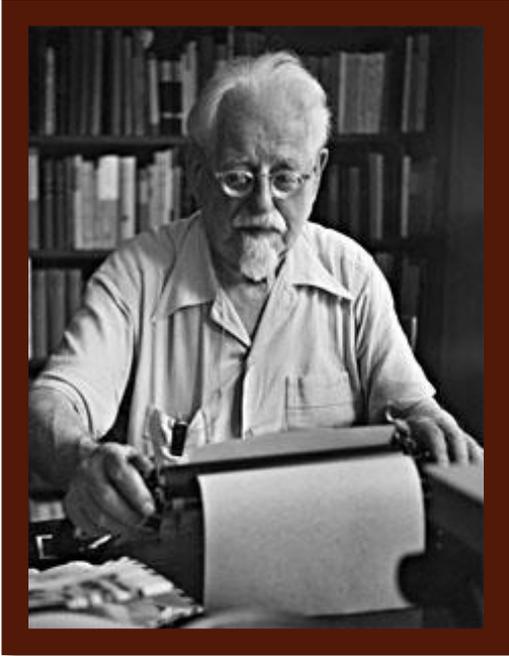
Je suis un anarchiste, non pas
parce que je crois que
l'anarchisme est le but final,
mais parce qu'une telle chose,
de but final, n'existe pas.

Traduit & Publié par Résistance 71

PDF Réalisé & Complété par IBL1960

Juin 2018

Biographie



Sa longue existence militante durant, Rudolf Rocker (1873-1958) fut l'une des figures les plus attachantes et les plus pertinentes de l'anarchisme social de son époque. Un temps où, de conquêtes en défaites, le socialisme fluctua entre deux voies contradictoires : celle des adeptes de la prise du pouvoir par en haut et celle des partisans de la liberté par en bas. Si l'histoire du vingtième siècle trancha, provisoirement, ce débat en faveur des premiers, on en sait désormais la conséquence : leur victoire détruisit les fondements mêmes de l'idée d'émancipation sociale. D'où la nécessité d'en revenir, en ces temps de catastrophes annoncées, à l'intuition initiale – et libertaire – de Rudolf Rocker et des vaincus de la « vieille cause ». Pour l'explorer

et la creuser. C'est dans cette perspective que se situe, par exemple, Noam Chomsky, fin connaisseur de l'œuvre de Rocker, quand il écrit que « sa vision demeure aussi inspirante aujourd'hui qu'elle l'était quand elle a été proposée » et qu'« elle conserve toute sa valeur pour stimuler notre pensée et notre action de façon constructive ». Source [À Contretemps](#)

« Entre l'anarchisme et le terrorisme, il n'existe aucun point commun. L'un et l'autre sont absolument antinomiques. Ce qui distingue l'anarchisme de toutes les autres tendances du socialisme, c'est l'idée qu'on ne peut pas obliger par la violence les hommes à choisir la liberté. On peut tout juste leur faire comprendre que la liberté est toujours préférable à la soumission. »

(**Rudolf Rocker**, *Mémoires*.)

Source [À Contretemps](#)

Matérialisme historique : Marx, anarchisme, plagiat et trahison de la révolution sociale (avec Rudolph Rocker)

Plus on lit des analyses et l'historiographie du mouvement socialiste qui vit le jour en Europe dès le début du XIX^{ème} siècle avec la première révolution industrielle, comme celle ci-dessous de Rudolf Rocker en 1925 ou de recherche historique comme celle effectuée dans le remarquable ouvrage de Mark Leier "Bakounin, a Biography", Thomas Dunne Books, 2006 qui analyse en profondeur la relation Marx / Bakounine via leurs écrits et correspondances diverses, on se rend compte non seulement à quel point la pensée de Marx tient du plagiat, mais aussi à quel point elle a perverti le mouvement révolutionnaire prolétaire existant en le divisant. À un tel point qu'on puisse légitimement se demander si elle ne fut pas une manœuvre délibérée et commanditée par l'oligarchie en place, terrifiée du grand mouvement révolutionnaire en marche et qui ne pouvait pas être contrôlé de l'intérieur sous sa forme anarchiste, mais qui le pouvait parfaitement sous la forme d'un "parti politique" (le parti communiste) cherchant à s'approprier le pouvoir dans un tumulte électoral et parlementaire piloté par une oligarchie jouant sur les deux tableaux et donc sur du velours.

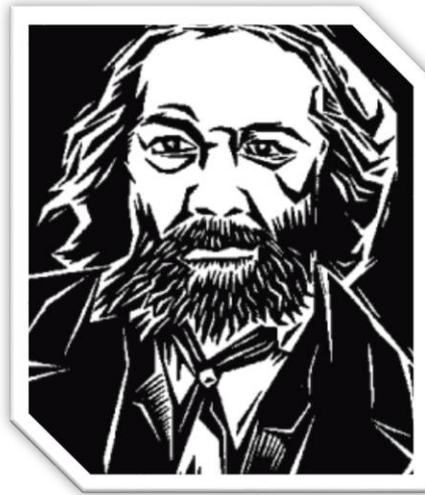
Il y a donc du grain à moudre dans cette analyse lumineuse de Rudolf Rocker qui nous fait observer le marxisme et ses fondateurs Marx et Engels sous un angle d'approche novateur et plus pertinent que le catéchisme habituel sur le sujet.

~ Résistance 71 ~

"L'attaque de Engels sur Bakounine fut un bon exemple d'arrogance académique méprisante et de matérialisme historique à son niveau absolu de pire vulgarité. [...] Là où Marx et Engels virent l'expansion de la production économique comme élément essentiel de la liberté humaine et ainsi soutinrent les États-Unis plutôt que le Mexique et l'Allemagne plus que les Slaves, Bakounine quant à lui argumentait qu'il était possible de créer des sociétés plus libres sans aucun rapport avec les niveaux économiques ; qu'il était possible pour des sociétés moins développées de faire la révolution sociale et d'enlever ces obstacles, ces systèmes sociaux et structures d'Empire, d'État, d'Église et de capitalisme, qui empêchaient les gens de contrôler leurs propres vies."

“En 1848, les différences théoriques opposant Marx et Bakounine, différences de personnalité et de philosophie, les menèrent dans des directions différentes. Alors que l’Europe s’enrageait, Bakounine se jeta sur les barricades de Paris et de Dresde tandis que Marx commencerait sa longue marche au British Museum...”

~ *Mark Leier, “Bakounin, a Biography”, 2006* ~



Marx et l’anarchisme

Rudolph Rocker – 1925

I

Il y a quelques années, peu après la mort de Frédéric Engels, **Edouard Bernstein**, un des plus illustres membres de la communauté marxiste, étonna ses amis par quelques découvertes notables. Bernstein **manifesta publiquement ses doutes quant à l’exactitude de l’interprétation matérialiste de l’histoire, de la théorie marxiste de la plus-value et de la concentration du capital ; il alla même jusqu’à attaquer la méthode dialectique, arrivant à la conclusion qu’il n’était pas possible de parler d’un socialisme critique.** Homme prudent, Bernstein garda pour lui ses découvertes jusqu’à ce que meure le vieil Engels, et alors seulement il les rendit publiques au grand effroi des prêtres marxistes. Mais même cette prudence ne put le sauver, car on l’attaqua de tous côtés. Kautsky écrivit un livre contre l’hérétique, et le pauvre Edouard se vit obligé de déclarer au congrès de Hanovre qu’il était en état de péché mortel et qu’il se soumettait à la décision de la majorité scientifique.

Avec tout cela, Bernstein n'avait rien révélé de nouveau. Les raisons qu'il opposait aux fondements de la doctrine marxiste existaient déjà à l'époque où lui-même continuait encore à se faire l'apôtre fidèle de l'église marxiste. Ces arguments avaient été pris çà et là dans la littérature anarchiste, et le seul fait important était qu'un social-démocrate parmi les plus connus se réclamait d'eux pour la première fois. ***Personne ne niera que la critique de Bernstein avait produit une forte impression dans le camp marxiste : il avait ébranlé les fondements les plus importants de l'économie métaphysique de Karl Marx et il n'est pas surprenant que les respectables représentants du marxisme orthodoxe s'en soient vivement émus.***

Tout cela ne serait pas très grave s'il n'y avait un autre inconvénient bien pire. ***Depuis près d'un siècle, les marxistes ne cessent de prêcher que Marx et Engels furent les inventeurs du socialisme dit scientifique ; une distinction artificielle s'est créée entre les socialistes dits utopiques et le socialisme scientifique des marxistes, différence qui existe seulement dans l'imagination de ces derniers.*** Dans les pays germaniques, la littérature socialiste a été monopolisée par les théories marxistes, et tout social-démocrate les considère comme de purs produits, absolument originaux, des découvertes scientifiques de Marx et d'Engels.



Mais ce rêve s'est lui aussi évanoui : ***les recherches historiques modernes ont établi d'une manière incontestable que le socialisme scientifique n'était rien de plus qu'une conséquence des vieux socialismes anglais et français, et que Marx et Engels ont connu à la perfection l'art de revêtir le plumage d'autrui.*** Après les révolutions de 1848, commença en Europe une réaction terrible ; la Sainte Alliance revint tendre ses filets dans tous les pays avec l'intention d'étouffer la

pensée socialiste qui produisait une littérature d'une très grande richesse tant en France qu'en Belgique, Angleterre, Allemagne, Espagne et Italie. Cette littérature tomba presque totalement dans l'oubli pendant cette période d'obscurantisme qui commença à partir de 1848. Beaucoup d'œuvres parmi les plus importantes furent détruites, et rares sont les exemplaires qui trouvèrent refuge dans la tranquillité de certaines grandes bibliothèques publiques ou chez des particuliers. C'est seulement à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e que cette littérature a été redécouverte et aujourd'hui, nous sommes remplis

d'admiration devant les idées fécondes que l'on trouve dans les vieux écrits des écoles postérieures à Fourier et à Saint-Simon, dans les œuvres de Considérant, Demasi, Mey et de tant d'autres.

De la même manière, on y a trouvé l'origine du socialisme dit scientifique. **Notre vieil ami W. Tcherkesoff** fut le premier à offrir un ensemble de tous ces faits ; *il démontra que Marx et Engels ne sont pas les inventeurs des théories qui furent considérées pendant tant de temps comme leur patrimoine intellectuel*^[1] ; il arriva même à prouver que certains des travaux marxistes parmi les plus fameux, comme le Manifeste communiste par exemple, n'étaient en réalité rien d'autre que des traductions libres du français, faites par Marx et Engels. Tcherkesoff a d'ailleurs eu le plaisir de voir ses affirmations relatives au Manifeste communiste, reconnues par Avanti, organe central de la social-démocratie italienne,^[2] après que l'auteur *ait eu l'idée de comparer le Manifeste communiste avec le Manifeste de la Démocratie de Victor Considérant, paru cinq ans avant l'opuscule de Marx et de Engels.*

Le Manifeste communiste est considéré comme une des premières œuvres du socialisme scientifique et le contenu de ce travail a été tiré des écrits d'un utopiste, car le marxisme inclut Fourier dans les socialistes utopiques. Voilà une des ironies les plus cruelles que l'on puisse imaginer, et cela ne constitue pas assurément une recommandation favorable quant à la valeur scientifique du marxisme. *Victor Considérant fut un des premiers écrivains socialistes que Marx connut* ; il le mentionne déjà à une époque où il n'était pas encore socialiste lui-même. En 1842, l'Allgemeine Zeitung attaqua la Rheinische Zeitung dont Marx était rédacteur en chef, lui reprochant de sympathiser avec le communisme. Marx répondit alors par un éditorial^[3] dans lequel il déclarait : « Des œuvres comme celles de Leroux, Considérant et plus particulièrement le livre perspicace de Proudhon, ne peuvent être critiquées à partir de quelques observations superficielles ; il faut les étudier à fond avant de vouloir en faire la critique ». Le socialisme français a exercé la plus grande influence sur le développement de Marx ; mais de tous les écrivains socialistes de France, c'est P. J. Proudhon qui l'a le plus puissamment marqué.

Il est même évident que le livre de Proudhon *Qu'est-ce que la propriété ?* incita Marx à embrasser le socialisme. *Les observations critiques de Proudhon sur l'économie nationale et les diverses tendances socialistes firent découvrir, avant Marx, un inonde nouveau, et ce fut principalement la théorie de la plus-value, développée elle aussi par le génial socialiste*

français, qui causa la plus forte impression sur l'esprit de Marx. L'origine de la doctrine de la plus-value, cette grandiose «découverte scientifique» dont s'enorgueillissent tous nos marxistes, nous la trouvons dans les écrits de Proudhon. Grâce à celui-ci Marx parvint à connaître cette théorie, qu'il modifia plus tard, après l'étude des socialistes anglais Bray et Thompson. *Marx alla jusqu'à reconnaître publiquement la grande signification scientifique de Proudhon et, dans un livre aujourd'hui complètement disparu de la vente,^[4] il qualifia l'œuvre de celui-ci, Qu'est-ce que la propriété ?, de « premier manifeste scientifique du prolétariat français ».* Cette œuvre n'a plus été éditée par les marxistes, ni traduite, malgré les grands efforts des représentants officiels du marxisme pour divulguer, dans toutes les langues, les écrits de leur maître. *Ce livre a été oublié, on sait pourquoi ; sa réimpression ferait découvrir au monde le colossal contresens et l'insignifiance de tout ce que Marx a écrit plus tard au sujet de l'éminent théoricien de l'anarchisme.*



Marx n'a pas été influencé seulement par les idées économiques de Proudhon, mais aussi par les théories anarchistes du grand socialiste français, et *dans un de ses travaux de cette période, il combat l'État sous la même forme que l'avait fait Proudhon.*

II

Tous ceux qui ont étudié attentivement l'évolution socialiste de Marx devront reconnaître que l'œuvre de Proudhon Qu'est-ce que la Propriété ? Fut celle qui le convertit au socialisme. Ceux qui ne connaissent pas de près les détails de cette évolution et ceux qui n'ont pas eu la curiosité de lire les premiers travaux socialistes de Marx et de Engels, jugeront étrange et invraisemblable cette affirmation, car *dans ses travaux postérieurs, Marx parle de Proudhon avec ironie et mépris, et ce sont précisément ces écrits que la social-démocratie publie de nouveau et réimprime constamment.* C'est ainsi que prend corps, petit à petit, l'opinion suivant laquelle Marx fut, dès le début, l'adversaire théorique de Proudhon et qu'il n'a jamais existé, entre eux deux, aucun point de contact. Il est vrai que, quand on lit ce que le premier a écrit à propos du second dans Misère de la philosophie, dans le Manifeste

communiste et dans la nécrologie qu'il publia dans le Sozialdemokrat de Berlin, peu après la mort de Proudhon, il n'est pas possible d'avoir une autre opinion. Dans *Misère de la philosophie* il attaque Proudhon de la pire manière, usant de tous les recours pour démontrer que les idées de celui-ci n'ont pas de valeur et qu'elles n'ont aucune importance, ni comme socialistes ni comme critique de l'économie politique : « Monsieur Proudhon – dit-il – a le malheur d'être compris d'une étrange manière ; en France il a le droit d'être un mauvais économiste, car on le considère comme un bon philosophe allemand ; en Allemagne, il peut être un mauvais philosophe, puisqu'il y est considéré comme le meilleur économiste français. En ma qualité d'Allemand et d'économiste, je me vois obligé de protester contre cette double erreur ».^[5]

Et Marx va plus loin encore : il accuse Proudhon, sans avancer aucune preuve, d'avoir plagié les idées de l'économiste anglais Bray. Il écrit : « Nous croyons avoir trouvé dans le livre de Bray^[6] la clé de tous les travaux passés, présents et à venir de Monsieur Proudhon ». ***Il est intéressant d'observer comment Marx, qui a utilisé tant de fois les idées d'autrui et dont le Manifeste communiste n'est en réalité qu'une copie du Manifeste de la Démocratie de Victor Considérant, traite les autres de plagiaires.*** Mais poursuivons. Dans le Manifeste communiste, Marx dépeint Proudhon comme un représentant bourgeois et conservateur.^[7] Et dans la nécrologie qu'il écrit dans le Sozialdemokrat (1865) nous lisons les mots suivants : « Dans une histoire, rigoureusement scientifique, de l'économie politique, ce livre (il se réfère à *Qu'est-ce que la propriété ?*) méritera à peine d'être mentionné. Car de semblables ouvrages jouent dans les sciences exactement le même rôle que dans la littérature de nouvelles ». Et dans le même article nécrologique, Marx réitère son affirmation comme quoi Proudhon manque totalement de valeur en tant qu'économiste, opinion qu'il émettait déjà dans *Misère de la philosophie*.

Il est facile de comprendre que de pareilles assertions, lancées par Marx contre Proudhon, devaient répandre la croyance, et pour mieux dire la conviction, qu'entre lui et le grand écrivain français il n'existait pas la moindre parenté. En Allemagne, Proudhon est presque totalement inconnu. Les éditions allemandes de ses œuvres, faites autour de 1840, sont épuisées. L'unique livre qui a été de nouveau publié en allemand est Qu'est-ce que la propriété ?, et même cette édition a été diffusée dans un cercle restreint. Cette circonstance explique le fait que Marx soit parvenu à effacer les traces de sa première évolution socialiste. Que son opinion ait été bien différente au début, nous avons eu l'occasion de le voir plus haut, et les

conclusions qui suivent corroborent notre affirmation. *Etant rédacteur en chef de la Rheinische Zeitung, un des principaux journaux de la démocratie allemande, Marx arriva à connaître les écrivains socialistes les plus importants de France, alors que lui-même n'était pas encore socialiste. Nous avons déjà mentionné une de ses citations dans laquelle il fait allusion à Victor Considérant, Pierre Leroux et Proudhon, et il ne fait pas de doute que Considérant, et spécialement Proudhon, ont été les maîtres qui l'amènèrent au socialisme. Qu'est-ce que la propriété ? A exercé, de toute évidence, la plus grande influence dans la maturation politique de Marx* ; ainsi, à la période mentionnée, il qualifia le génial Proudhon du plus « conséquent et sagace des écrivains socialistes ».^[8] En 1843 la Rheinische Zeitung fut supprimée par la censure prussienne ; Marx partit pour l'étranger, et durant cette période, il poursuivit son évolution vers le socialisme. La dite évolution se constate très bien dans ses lettres à l'écrivain Arnold Ruge, et mieux encore, dans son livre La Sainte Famille ou Critique de la critique critique, qu'il publia conjointement avec Frédéric Engels. Le livre, paru en 1845, avait pour objet la contestation de la nouvelle tendance du penseur Bruno Bauer.^[9] En plus de questions philosophiques, cette œuvre s'occupe aussi d'économie politique et de socialisme, et ce sont précisément ces parties qui nous intéressent ici.

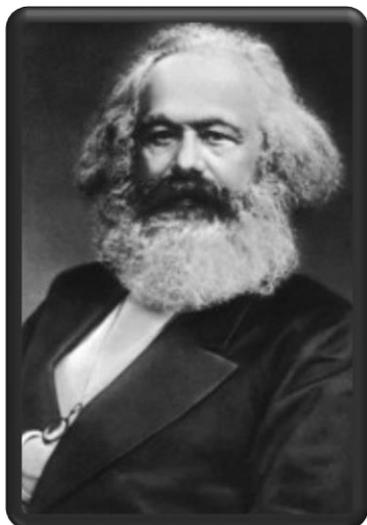
De tous les travaux que publièrent Marx et Engels, La Sainte Famille est l'unique qui n'a pas été traduit en d'autres langues,^[10] et dont les socialistes allemands ne firent pas d'autre édition. Il est vrai que Frantz Mehring, héritier littéraire de Marx et de Engels, a publié, à la charge du Parti socialiste allemand, La Sainte Famille avec d'autres écrits correspondant à la première période de l'activité socialiste de leurs auteurs, mais ceci se fit soixante ans après la sortie de la première édition, et, d'autres part, la réédition était destinée aux spécialistes, car son coût était excessif pour un travailleur. A côté de cela, Proudhon est connu d'une manière si limitée en Allemagne, que très peu se seront rendu compte de la profonde différence existant entre les premiers jugements que Marx émettait sur lui et ceux qu'il soutiendra plus tard.

Et cependant, ce livre démontre clairement le processus évolutif du socialisme chez Marx et l'influence puissante que Proudhon a exercé sur lui. Tout ce que les marxistes ont attribué ensuite à leur maître, Marx le reconnaissait, dans La Sainte Famille, comme les mérites de Proudhon. Voyons ce qu'il dit à ce sujet à la page 36 : « Tous les développements de l'économie politique supposent la propriété privée. Cette hypothèse de base,

l'économie politique la considère comme un fait inattaquable ; elle ne la soumet à aucun examen et même, pour reprendre l'aveu naïf du Say,^[11] n'en parle qu'accidentellement. ***Et voici Proudhon qui soumet la propriété privée, base de l'économie politique, à un examen critique, au premier examen catégorique aussi impitoyable que scientifique. C'est là le grand progrès scientifique qu'il a réalisé, un progrès qui révolutionne l'économie politique et rend pour la première fois possible une véritable science de l'économie politique. L'ouvrage de Proudhon Qu'est-ce que la propriété ? Est aussi important pour l'économie politique moderne que l'ouvrage de Sieyès Qu'est-ce que le Tiers-État ? Pour la politique moderne ».***

Il est intéressant de comparer ces paroles de Marx avec celles qu'il a écrites ensuite à propos du grand théoricien anarchiste. Dans « ***La Sainte Famille*** » il

dit que Qu'est-ce que la propriété ? A été la première analyse scientifique de la propriété privée et qu'elle a donné la possibilité de faire de l'économie nationale une véritable science ; mais dans sa nécrologie publiée dans le Sozialdemokrat, le même Marx assure que dans une histoire rigoureusement scientifique de l'économie, cette œuvre mérite à peine d'être mentionnée. ***Quelle est la cause d'une pareille contradiction ?*** Voilà une question que les représentants du socialisme dit scientifique n'ont pas encore éclaircie. ***En réalité, il n'y a qu'une réponse : Marx voulait cacher la fontaine dans laquelle il avait bu. Tous ceux qui ont étudié sérieusement le problème et qui ne se sentent pas entraînés par le fanatisme partisan devront reconnaître que cette explication n'est pas le fait d'un caprice.***



Voyons encore ce que Marx constate quant à l'importance historique de Proudhon. ***À la page 52 du même livre, nous lisons : «Proudhon n'écrit pas seulement en faveur des prolétaires, mais il est un prolétaire lui-même, un ouvrier ; son œuvre est un manifeste scientifique de prolétariat français».***

Ici, comme on le voit, Marx exprime en termes précis que Proudhon est un théoricien du socialisme prolétarien et que son œuvre constitue un manifeste scientifique du prolétariat français. En revanche, dans Manifeste communiste, il assure que Proudhon incarne le socialisme petit-bourgeois et conservateur. Peut-on trouver plus grande

contradiction ? Qui devons-nous croire, le Marx de La Sainte Famille ou l'auteur du Manifeste ? Et d'où provient cette divergence ? C'est une question que nous posons de nouveau, et, bien entendu, la réponse est toujours la même ; ***Marx voulait dissimuler au monde tout ce qu'il devait à Proudhon, et, pour lui, tous les moyens étaient bons. Il ne peut y avoir d'autre explication de ce phénomène*** ; les moyens que Marx employa plus tard dans sa lutte contre Bakounine prouvent à l'évidence qu'il n'était pas très délicat quant au choix de ceux-ci [Proudhon repose aussi sur un fait sordide.].



III

Les écrits politiques de Marx, à cette période, démontrent qu'il avait même été influencé par les idées anarchistes de Proudhon ; par exemple, l'article qu'il publia dans le Vorwärts de Paris.

Le Vorwärts était un journal qui paraissait dans la capitale française vers les années 1844-1845, sous la direction d'Henri Bernstein. Au début, il était seulement de tendance libérale. Mais plus tard, après la disparition des Annales franco-allemandes, Bernstein entra en relation avec les anciens collaborateurs de cette dernière publication, qui le conquièrent à la cause socialiste. Le Vorwärts se convertit alors en organe officiel du socialisme et de nombreux collaborateurs de la revue de Arnold Ruge, tels Bakounine, Marx, Engels, Henri Heine, Georges Herwegh, etc. y participèrent.

Dans le numéro 68 de ce journal (7 août 1844), Marx publia une œuvre de polémique, Notes critiques du propos de l'article : Le Roi de Prusse et la réforme sociale. Il y étudia la nature de l'État et démontre l'incapacité absolue de cet organisme pour diminuer la misère sociale et pour supprimer le paupérisme. ***Les idées que l'auteur développe dans cet article sont les idées purement anarchistes et sont en parfaite concordance avec les concepts que Proudhon, Bakounine et autres théoriciens de l'anarchisme, ont établi à ce sujet. Les lecteurs pourront juger à partir du texte suivant extrait de l'étude de Marx : « Aucun gouvernement au monde n'a pris, immédiatement et sans accord avec les autorités, de mesures contre le paupérisme. Le parlement anglais envoya même des commissaires dans tous les pays d'Europe, afin de prendre***

connaissance des différents remèdes administratifs contre le paupérisme. Mais pour autant que les États sont occupés du paupérisme, ils en sont restés aux mesures d'administration et de bienfaisance ou en deçà.

- *L'État peut-il se comporter autrement ?*
- *L'État ne découvrira jamais dans l'État et l'organisation de la société, la raison des maux sociaux. Là où il y a des partis politiques, chacun trouve la raison de chaque mal dans le fait que son adversaire occupe sa place à la direction de l'État. Même les politiciens radicaux et révolutionnaires trouvent la raison non pas dans l'essence (Wesen) de l'État, mais dans une forme déterminée d'État qu'ils veulent remplacer par un autre.*
- *Du point de vue politique, l'État et l'organisation de la société ne sont pas deux choses différentes. L'État c'est l'organisation de la société. Dans la mesure où l'État reconnaît des anomalies sociales, il en cherche la raison, soit dans les lois naturelles qu'aucune puissance humaine ne peut plier, soit dans la vie privée qui est indépendante de l'État, soit dans une inadaptation de l'administration qui dépend de l'État. C'est ainsi que l'Angleterre trouve que la misère a sa raison d'être dans la loi naturelle, d'après laquelle la population doit toujours dépasser les moyens de subsistance. D'un autre côté, elle explique le paupérisme par la mauvaise volonté des pauvres, comme le roi de Prusse l'explique par le sentiment non-chrétien des riches et la Convention par la mentalité contre-révolutionnaire des propriétaires. C'est pourquoi l'Angleterre punit les pauvres, le roi de Prusse exhorte les riches, et la Convention guillotine les propriétaires.*
- *Enfin, tous les États cherchent dans des déficiences accidentelles ou intentionnelles de l'administration la cause, et par suite, dans des mesures administratives, le remède à tous leurs maux. Pourquoi ? Précisément parce que l'administration est l'activité organisatrice de l'État.*
- *L'État ne peut supprimer la contradiction entre la destination et la bonne volonté de l'Administration d'une part, ses moyens et ses possibilités d'autre part, sans se supprimer lui-même parce qu'il repose sur cette contradiction. Il repose sur la contradiction entre la vie publique et la vie privée, sur la contradiction entre l'intérêt général et les intérêts particuliers. L'administration doit donc se borner à une activité formelle et négative ; car là où la vie civile et son travail commencent cesse le pouvoir de l'administration.*

Bien plus, vis-à-vis des conséquences qui découlent de la nature non sociale de cette vie civile, de cette propriété privée, de ce commerce, de cette industrie, de ce pillage réciproque des différentes sphères civiles, vis-à-vis de ces conséquences, c'est l'impuissance qui est la loi naturelle de l'administration. Car cette division poussée à l'extrême, cette bassesse, cet esclavage de la société civile constituent le fondement sur lequel repose l'État moderne, de même que la société civile

de l'esclavage constituait le fondement naturel sur lequel reposait l'État antique. L'existence de l'État et l'existence de l'esclavage sont inséparables. L'État antique et l'esclavage antique – franchises oppositions classiques – n'étaient pas plus soudés l'un à l'autre que ne le sont l'État moderne et le monde moderne du trafic sordide, hypocrites oppositions chrétiennes ».

Cette interprétation essentiellement anarchiste de la nature de l'État, qui paraît tellement étrange quand on évoque les doctrines postérieures de Marx, est une preuve évidente de l'origine anarchiste de sa première évolution socialiste. L'article mentionné reflète les concepts de la critique de l'État faite par Proudhon, critique qui trouva sa première expression dans *Qu'est-ce que la Propriété ?* ; Cette œuvre immortelle a exercé l'influence la plus décisive dans l'évolution du communiste allemand, malgré qu'il se soit efforcé par tous les moyens – et ils ne furent pas des plus nobles – de nier les premières phases de son évolution de socialiste. Naturellement les marxistes soutinrent leur maître là-dessus et ainsi, petit à petit, se développa une fausse interprétation historique quant au caractère des premières relations entre Marx et Proudhon.

En Allemagne principalement, ce dernier étant pratiquement inconnu, les plus étranges affirmations purent circuler à propos. Mais mieux on connaît les œuvres importantes de la vieille littérature socialiste et plus on constate tout ce que le socialisme dit scientifique doit à ces utopistes, longtemps oubliés à cause de la réclame gigantesque que fit l'école marxiste ainsi que pour d'autres raisons qui contribuèrent à reléguer dans l'ombre la littérature socialiste de la première période. Et un des maîtres les plus importants de Marx, celui qui posa les bases de toute son évolution postérieure, fut précisément Proudhon, l'anarchiste si calomnié et si

mal compris par les socialistes légalistes.



IV

Le 20 juillet 1870, Karl Marx écrivait à Frédéric Engels : « *Les français ont besoin d'être rossés. Si les Prussiens sont victorieux, la centralisation des pouvoirs de l'État sera utile à la centralisation de la classe ouvrière allemande. La prépondérance allemande, en outre, transportera le centre de gravité du mouvement européen de France en Allemagne ; et il suffit de comparer le mouvement dans les deux pays depuis 1866 jusqu'à présent, pour voir que la classe ouvrière allemande est supérieure à la française, tant au point de vue de la théorie qu'à celui de l'organisation. La prépondérance, sur le théâtre du monde, du prolétariat*

allemand sur le prolétariat français serait en même temps la prépondérance de notre théorie sur celle de Proudhon ».

Marx avait raison : le triomphe de l'Allemagne sur la France traça une nouvelle voie dans l'histoire du mouvement ouvrier européen.

Le socialisme révolutionnaire et libéral des pays latins fut écarté, laissant le champ libre aux théories étatistes et anti-anarchistes du marxisme.

L'évolution de ce socialisme vivant et créateur se vit contrariée par le nouveau dogmatisme de fer qui prétendait posséder une connaissance totale de la réalité sociale, alors qu'il n'était tout au plus, qu'un ensemble de phraséologie et de sophisme fatalistes, et le résultat fut la mort de toute véritable pensée socialiste.

Avec les idées, changèrent aussi les méthodes de lutte du mouvement socialiste. Au lieu des groupes révolutionnaires, assurant la propagande et l'organisation des luttes économiques, dans lesquels les internationalistes avaient vu le germe de la société future et les organes aptes à la socialisation des moyens de production et d'échanges, commença l'ère des partis socialistes et la représentation parlementaire du prolétariat. ***Petit à petit, on oublia la vieille éducation socialiste qui conduisait les ouvriers à la conquête de la terre et des usines, mettant à sa place la nouvelle discipline de parti qui considérant la conquête du pouvoir politique comme son idéal suprême.***

Michel Bakounine, le grand adversaire de Marx, jugea avec clairvoyance, le changement de situation et, le cœur amer, il prédit qu'avec le triomphe de l'Allemagne et **la chute de la Commune de Paris**, commençait un nouveau chapitre dans l'histoire de l'Europe. Physiquement épuisé et tout près de la mort il écrivit, le 11 novembre 1874, ces mots importants à Ogarev :

« Le bismarckisme – qui devient militarisme, régime policier et monopole financier fusionnés dans un système s'intitulant Nouvel État – est en train de triompher partout. Mais peut-être que dans dix ou quinze ans l'évolution imprévue de l'espèce humaine éclairera de nouveau les sentiers de la victoire ». Bakounine se trompa en cette occasion, ne se doutant pas qu'un demi-siècle serait nécessaire ainsi qu'une terrible catastrophe mondiale, pour que le bismarckisme soit détruit.



V

De même que le triomphe de l'Allemagne en 1871 et la chute de la Commune de Paris furent les signes de la disparition de la vieille Internationale, de même la grande guerre de 1914 fût le point de départ de la banqueroute du socialisme politique.

Et ici se produit un événement singulier, véritablement grotesque, dont l'explication se trouve dans un manque total de connaissance quant à l'histoire du vieux mouvement socialiste. Bolcheviks, indépendants, communistes, etc., ne se privèrent pas d'accuser la vieille social-démocratie d'une trahison honteuse des principes du marxisme. Ils les accusèrent aussi d'avoir étouffé le mouvement socialiste dans le marais du parlementarisme bourgeois, d'avoir mal interprété l'attitude de Marx et de Engels sur l'État, etc. Le directeur spirituel des bolcheviks, Lénine, essaya de fonder son accusation sur des bases solides dans son célèbre ouvrage *L'État et la Révolution* qui est, d'après des disciples, la véritable et pure interprétation du marxisme. Au moyen d'une collection de citations parfaitement arrangées, Lénine prétend démontrer que les fondateurs du socialisme scientifique furent toujours des ennemis déclarés de la démocratie et du borbier parlementaires, et que toutes leurs aspirations tendaient à la disparition de l'État.

Il ne faut pas oublier que Lénine fit tout récemment cette découverte quand son parti, contre toute espérance, se trouva en minorité après les élections pour l'Assemblée Constituante. Jusqu'alors les bolcheviks avaient participé, à côté des autres partis, aux élections, et faisaient bien attention de ne pas entrer en conflit avec les principes de la démocratie. Aux dernières élections de la Constituante de 1918, ils y prirent part avec un programme grandiose. Mais voyant que, malgré tout, ils restaient minoritaires, ils déclarèrent la guerre à la démocratie et provoquèrent la dissolution de l'Assemblée constituante, Lénine publiant alors *L'État et Révolution* comme justificatif personnel. La tâche de Lénine n'était pas simple, pour sûr : d'un côté il se voyait obligé de faire des concessions avancées aux tendances antiétatiques des anarchistes, et de l'autre, de démontrer que son attitude n'était en aucune façon anarchiste, mais exclusivement marxiste. La conséquence inévitable de tout cela est que son œuvre est pleine d'erreurs qui défient toute logique sensée. Un exemple prouvera cette affirmation : ***Lénine, voulant accentuer le plus possible une tendance antiétatique supposée de Marx, cite le paragraphe célèbre de la Guerre civile en France, où Marx donne son approbation à la Commune pour avoir commencé par bannir l'État parasitaire. Mais Lénine ne se***

donne pas la peine de rappeler que Marx se voyait obligé par ces paroles, – qui sont en contradiction ouverte avec toute son attitude antérieure – de faire une concession aux partisans de Bakounine, avec lesquels il poursuivait alors une lutte très aiguë.

Même Frantz Mehring – que l'on ne peut suspecter de sympathie pour les socialistes majoritaires – a dû reconnaître cette contradiction dans son dernier livre Karl Marx, où il dit : « Malgré tout l'aspect authentique des détails de cette œuvre, il est hors de doute que la pensée ici exprimée, contredit toutes les opinions que Marx et Engels proclamaient depuis le Manifeste communiste, soit un quart de siècle avant ».

Bakounine était dans le vrai en disant alors :

« L'effet de la Commune fut si formidable que les marxistes eux-mêmes, dont toutes les idées avaient été renversées par cette insurrection, se virent obligés de tirer devant elle leur chapeau. Ils firent plus : à l'inverse de la plus simple logique et de leurs sentiments véritables, ils proclamèrent que son programme et son but étaient les leurs. Ce fut un travestissement vraiment bouffon, mais forcé. Ils avaient dû le faire sous peine de se voir débordés et abandonnés de tous, tellement la passion de cette révolution avait été puissante ». (Lettre au journal La Liberté de Bruxelles, 5 octobre 1872)

VII

Lénine oublie encore quelque chose et cette chose est d'une importance capitale pour notre sujet. La voici : ce furent précisément Marx et Engels qui essayèrent d'obliger les organisations de la vieille Internationale à développer une action parlementaire, se faisant ainsi les responsables directs de l'embourbement collectif du mouvement ouvrier socialiste dans le parlementarisme bourgeois.

L'Internationale fut la première tentative pour unir les travailleurs organisés de tous les pays en une grande Union, dont l'aspiration finale serait la libération économique des travailleurs. Les idées et les méthodes des différentes sections se différenciant entre elles, il était d'une importance capitale d'établir des points de contact pour l'œuvre commune, et de reconnaître l'ample autonomie et l'autorité indépendante des diverses sections. Tant que cela se fit, l'Internationale grandit avec force et se développa dans tous les pays. **Mais tout**

changea complètement à partir du moment où Marx et Engels s'obstinèrent à pousser les différentes fédérations vers l'action parlementaire. Ceci se produisit pour la première fois à la malheureuse conférence de Londres, en 1871, où ils essayèrent de faire approuver une résolution qui se terminait par les mots suivants :

- « (...) *considérant que contre le pouvoir collectif des classes possédantes le prolétariat ne peut agir comme classe qu'en se constituant en parti politique distinct opposé à tous les anciens partis formés par les classes possédantes ; que cette constitution du prolétariat en parti politique est indispensable pour assurer le triomphe de la révolution sociale et de son but suprême, l'abolition des classes ;*
- *que la coalition des forces ouvrières déjà obtenue par les luttes économiques doit aussi servir de levier aux mains de cette classe dans sa lutte contre le pouvoir politique de ses exploités.*
- *La conférence rappelle aux membres de l'Internationale : que, dans l'état militaire de la classe ouvrière, son mouvement économique et son action politique sont indissolublement liés ».*

(Résolution n° 9 de la Conférence de Londres, 17-25 septembre 1871)

Qu'une seule section ou fédération de l'Internationale adopte une telle résolution était chose fort possible, car seuls ses adhérents étaient tenus de l'appliquer ; mais que le Conseil exécutif l'impose à tous les membres de l'Internationale, et surtout s'agissant d'un sujet n'ayant pas été présenté au Congrès général, constituait un procédé arbitraire, en contradiction totale avec l'esprit de l'Internationale et qui devait soulever une protestation énergique de tous les éléments individualistes et révolutionnaires.

Le congrès honteux de La Haye, en 1872, conclut l'œuvre entreprise par Marx et Engels afin de transformer l'Internationale en une mécanique à élections, incluant à cet effet une clause qui obligeait les différentes sections à lutter pour la conquête du pouvoir politique. Marx et Engels furent donc responsables de la division de l'Internationale, avec toutes ses conséquences funestes pour le mouvement ouvrier, et ce sont eux, par l'action politique, qui provoquèrent l'embourbement et la dégénérescence du Socialisme.

VIII

Quand éclata la révolution d'Espagne en 1878, les membres de l'Internationale – presque tous anarchistes – dénoncèrent les pétitions des partis bourgeois et suivirent leur propre chemin vers l'expropriation de la terre et des moyens de production, avec un esprit socialement révolutionnaire. Des grèves générales et

des révoltes éclatèrent à Alcoy, San Lucar de Barrameda, Cartagène et en d'autres endroits, qui durent être étouffées dans le sang. La ville portuaire de Cartagène résista plus longtemps, restant aux mains des révolutionnaires pendant plusieurs mois jusqu'à ce qu'elle tombe finalement sous le feu des bateaux de guerre prussiens et anglais. ***C'est alors qu'Engels attaque sévèrement, dans le Volkstaat les bakouniniens espagnols et les invectiva pour ne pas vouloir s'allier aux républicains.*** Comme le même Engels aurait critiqué, s'il vivait encore, ses disciples communistes de Russie et d'Allemagne !

Après le célèbre congrès de 1891, quand les dirigeants des Jeunes furent exclus du parti social-démocrate, pour répondre à la même accusation que Lénine adressait aux opportunistes et kautskystes, ils fondèrent un parti à côté avec son organe propre : Der Sozialist à Berlin. Au début, ce mouvement fut extrêmement dogmatique et présenta des idées vraiment identiques à celles de l'actuel Parti communiste. ***Si on lit par exemple le livre de Teistler Le parlementarisme et la classe ouvrière, on rencontrera des concepts identiques à ceux de L'État et la Révolution de Lénine. De la même manière que les bolcheviks russes et que les membres du parti communiste allemand, les socialistes indépendants d'alors rejetaient les principes de la démocratie et se refusaient à participer aux parlements bourgeois sur les bases des principes réformistes du marxisme.***

Et comment parlait Engels de ces jeunes qui se complaisaient, de même que les communistes, à accuser les dirigeants du parti social-démocrate de trahison envers le marxisme ? Dans une lettre à Sorge, en octobre 1891, le vieil Engels fait les aimables commentaires suivants : « Les sales Berlinoises se sont convertis en accusés au lieu de continuer à se conduire en accusateurs et, ayant manœuvré comme de pauvres types, ils ont été obligés de travailler hors du parti, s'ils voulaient faire quelque chose. Il est certain, qu'il y a parmi eux des espions policiers et des anarchistes déguisés qui désirent travailler secrètement parmi nous. Avec ceux-ci il y a une quantité d'ânes, d'étudiants trompés et de clowns insolents de tout acabit. En tout, ils sont environs deux cents personnes ».

On serait véritablement curieux de savoir de quels adjectifs sympathiques Engels aurait honoré nos communistes d'aujourd'hui, qui prétendent être les gardiens des principes marxistes.



Il n'est pas possible de caractériser les méthodes de la vieille social-démocratie. Sur ce point, Lénine ne dit pas un mot et ses amis allemands moins encore. Les socialistes majoritaires doivent rappeler ce détail évocateur pour démontrer que ce sont eux les véritables représentants du marxisme ; quiconque connaît un peu d'histoire leur donnera raison. ***Le marxisme est responsable de l'orientation de la classe ouvrière vers l'action parlementaire et il a tracé le chemin de l'évolution poursuivie dans le parti social-démocrate allemand. C'est seulement quand on aura compris cela que l'on verra que la voie de la libération sociale nous conduit vers la terre heureuse de l'anarchisme, en passant bien au-dessus du marxisme.***

[1] W. Tcherktsoff : Pages d'histoire socialiste, Les Précurseurs de l'Internationale.

[2] Cet article, intitulé Il inanifesto della democrazia, fut publié d'abord dans Avanti. (N° 1901 de l'année 1902).

[3] Rheinische Zeitung, n° 289, 16 octobre 1842.

[4] Il s'agit de la Sainte Famille, écrit en 1813 et publié en 1845 ! Cet ouvrage figure dans les Œuvres complètes (traduction Molitor) et les Editions sociales l'ont Publié dans une nouvelle traduction en 1969. Une soixantaine de pages élogieuses sont consacrées à Proudhon, que Marx défend contre les attaques d'Edgard Bauer.

[5] Marx Misère de la Philosophie. Introduction.

[6] Bray Labour's wrougs and Labour's remedy.

[7] Marx-Engels Das Kommunistische manifest, p. 2l.

[8] Rheinische Zeitung, 7 janvier 1843.

[9] Bruno Bauer un des participants les plus assidus du club berlinois Les Libres, où on pouvait rencontrer les figures les plus représentatives de la libre-pensée allemande (première moitié du XIX^e), comme Feuerbach, l'auteur de L'essence du Christianisme, œuvre profondément athée, ou Max Stirner, auteur de L'Unique et sa propriété. La Pensée autoritaire de Karl Marx devait forcément se heurter avec les idées libres de B. Bauer, dont l'œuvre Kritik mit kirche und staat (La critique de l'Eglise et de l'État) fut totalement saisie par les dominicains et brûlée (première édition de 1843). La seconde édition (Berne, 1844) eut un sort meilleur, contrairement à son auteur qui fut condamné et incarcéré pour ses idées.

[10] Voir note 4.

[11] J.-B. Say, économiste français de l'époque dont les œuvres complètes furent traduites en allemand par Max Stirner. La phobie de Marx pour la pensée anarchiste française ou pour la libre-pensée allemande (une partie de son livre

posthume L'idéologie allemande était destinée à minimiser l'importance de l'Unique et sa propriété de Stirner), se tournait aussi contre le sociologue Say, très commenté à l'époque par tous ceux qui critiquaient la tyrannie de l'État et qui tentaient de s'y soustraire.

^[12] La rupture de Marx avec Proudhon repose aussi sur un fait sordide. A Paris en 1845-1846, Marx luttait contre l'influence de Karl Grün sur les Allemands émigrés. Tous les moyens étaient bons et Marx écrivit d Proudhon pour le mettre en garde contre cet individu « suspect ». En même temps, il proposait à Proudhon d'être son correspondant en France, en un mot de l'enrôler. Proudhon répondit par une longue lettre le 17 mai 1843. Il repousse fermement les accusations contre Grün et se refuse « après avoir démoli tous les dogmatismes (...) à endormir le peuple » (...) « ne nous faisons pas les chefs d'une nouvelle religion, cette religion fut-elle la religion de la logique, la religion de la raison (..). À cette condition j'entrerai avec plaisir dans votre association, sinon, non ! ». On conçoit l'effet que put faire cette, lettre sur Marx... À partir de ce moment, Proudhon était condamné. Il devenait « un parvenu de la science qui se rengorge de ce qu'il n'est pas et de ce qu'il n'a pas, (...) un crâneur et un encenseur de soi-même, etc. ! ».

L'histoire de la philosophie anarchiste de

Lao Tseu à Kropotkine



Rudolph Rocker

Extrait de "Anarchisme et anarcho-syndicalisme" (1949)

On trouve les idées anarchistes dans littéralement toutes les périodes de l'histoire connue. On les a rencontrés dans la Chine antique avec le sage Lao Tseu et plus tard avec les philosophes grecs, les hédonistes, pré-socratiques et les cyniques et autres avocats du droit naturel, particulièrement Zénon, le fondateur de l'école du stoïcisme et grand opposant de Platon. Elles ont trouvé leur chemin dans les enseignements des Carpocrates gnostiques d'Alexandrie et ont eu une influence sans aucun doute sur certaines sectes chrétiennes du Moyen-Age en France, en Allemagne, en Italie, en Hollande et en Angleterre, dont la plupart furent les victimes des plus atroces et sauvages persécutions par l'église chrétienne de Rome. Elles trouvèrent un puissant champion en la personne de *Peter Chelciky* pour la réforme bohémienne, qui dans son travail "*Le filet de la foi*", passa le même jugement sur l'église et l'état que celui que fit *Léon Tolstoï* quelques siècles plus tard.

Parmi les grands humanistes on trouve *Rabelais*, qui dans sa description du bonheur de vivre de son Abbaye de Thélème (*Gargantua*, 1535), présentait une image de la vie libérée de toutes contraintes autoritaires et coercitives. Un autre pionnier libertaire fut *Etienne de la Boétie* ainsi que Sylvain Maréchal et par-dessus tous Denis Diderot dans les gros volumes duquel on trouve les prémisses d'une grande pensée qui s'est débarrassée des préjugés autoritaires.

Dans le même temps, il fut réservé au temps plus modernes de l'histoire de donner une forme plus claire et articulée de la conception anarchiste de la vie et de la connecter avec le processus immédiat de l'évolution sociale. Ceci fut fait pour la première fois avec *William Godwin (1756-1836)* dans son remarquable ouvrage "*Enquête sur la justice politique et son influence sur la vertu et le bonheur*" (Londres, 1793). On peut dire que le travail de Godwin fut le fruit arrivé à maturité de sa longue évolution des concepts de radicalisme politique et social en Angleterre qui commença avec George Buchanan jusqu'à Richard Hooker et Gerard Winstanley, Algernon Sidney, John Locke, Robert Wallace et John Bellers to Jeremy Bentham, Joseph Priestley, Richard Price et Thomas Paine.

Godwin a vu très rapidement et très clairement qu'on devait rechercher la cause du mal social, non pas dans la forme que prend l'État mais dans son existence même, mais il a aussi reconnu que les êtres humains ne pouvaient vivre ensemble et librement que si les bonnes conditions économiques existaient et quand l'individu ne peut plus être soumis à l'exploitation des autres, chose qui fut à l'époque pratiquement toujours négligée par les autres radicalismes socio-politiques. C'est pourquoi ceux-ci étaient toujours obligés de faire de plus grandes concessions à l'État alors qu'ils avaient souhaité le réduire à son strict minimum. ***L'idée de Godwin d'une société sans état impliquait la socialisation de la terre et des instruments de production et la mise en place économique de coopératives de producteurs et de consommateurs. La réflexion de Godwin gagna les cercles avancés des travailleurs anglais et les sections plus libérales de l'intelligentsia.*** Plus important il contribua au jeune mouvement socialiste en Angleterre qui produisit Robert Owen, John Gray et William Thompson, et lui donna ce caractère indubitablement libertaire qu'il garda pendant longtemps et que ses contreparties allemandes et d'autres pays n'assumèrent jamais.

On doit aussi mentionner le Français *Charles Fourier (1772-1832)* et qui fut un des pionniers des idées libertaires.

Celui qui eut une bien plus grande influence sur le mouvement anarchiste fut le Français ***Pierre Joseph Proudhon (1809-1865)***, sans aucun doute un des plus doués et au caractère multi-talentueux du socialisme moderne. Proudhon était complètement enraciné dans la vie sociale et intellectuelle de son époque et ceci influença son attitude sur chaque question qu'il se posait. Ainsi, il ne doit pas être jugé, comme il le fut par bien de ses suiveurs, par ses propositions pratiques spéciales, qui naquirent des besoins de la conjoncture à laquelle il devait faire

face. *De tous les penseurs socialistes de son époque, il fut celui qui comprit le mieux la cause profonde du dérèglement social et qui possédait de surcroît la vision la plus large de l'affaire.* Il était le pourfendeur de tous les systèmes sociaux artificiels et vit dans l'évolution sociale le besoin éternel de nouvelles formes plus élevées de la vie sociale et intellectuelle. Il était convaincu que cette évolution ne pouvait être contenue ni limitée par des formules abstraites et définies.



Proudhon s'opposa à l'influence de la tradition jacobine qui dominait la pensée des démocrates français et de la plupart des socialistes de cette époque avec la même ferveur et détermination que *l'interférence de l'état central et du monopole économique* dans le progrès naturel de l'avancée sociale. *Pour lui, débarrasser la société de ces deux croissances cancéreuses était la grande tâche de la révolution du XIX^{ème} siècle.* Proudhon n'était pas communiste. Il condamnait la propriété comme étant le privilège de l'exploitation mais reconnaissait la possession des instruments de travail pour tous, rendue efficace par des groupes

industriels reliés les uns aux autres par le moyen de l'association libre, aussi loin que ce droit ne serve pas à l'exploitation des autres et aussi loin que le produit total du travail soit reversé à chaque membre de la société.

Cette association fondée sur la réciprocité (mutuelle) garantit des droits égaux pour chacun en échange de services sociaux. Le temps moyen de travail requis pour produire devient la mesure de sa valeur et est la base de l'échange mutuel au moyen de bons du travail. De cette façon le capital se retrouve privé de son pouvoir usurier et est complètement lié en la performance au travail. Une telle forme d'économie rend tout système de pouvoir politique coercitif superflu. La société devient une ligue de communautés libres qui arrangent leurs affaires en fonction de leurs besoins, par elles-mêmes et en association avec d'autres et dans lesquelles la liberté de quelqu'un est équivalent à la liberté d'un autre et non pas sa limite, mais de fait sa sécurité et sa confirmation. *"Plus l'individu est libre, indépendant et entreprenant, au mieux pour la société."*

Cette organisation de fédéralisme pour laquelle Proudhon vit un futur immédiat pour l'humanité n'établit aucune limite définie pour les futures possibilités de développement et offre une grande variété pour chaque activité individuelle et sociale. À commencer avec la Fédération, Proudhon combattit de la même manière l'aspiration pour une unité nationale politique et l'éveil du

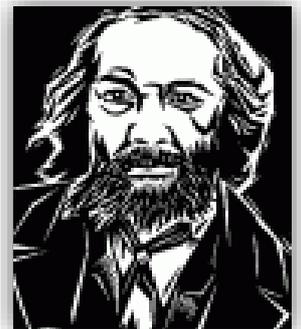
nationalisme ; il trouva de puissants alliés avec Mazzini, Garibaldi, Lelewel et d'autres. À cet égard, Proudhon fut plus fin dans sa reconnaissance du problème du nationalisme que la plupart de ses contemporains. Il exerça une forte influence sur le développement du socialisme, qui se fit sentir spécifiquement plus fort dans les pays latins.

Des idées similaires aux concepts politiques et économiques de Proudhon furent propagées par les adeptes de ce qui fut appelé l'anarchisme individualiste aux États-Unis comme Josiah Warren, Stephen Pearl Andrews, William B. Greene, Lysander Spooner, Benjamin R. Tucker, Ezra Heywood, Francis D. Tandy et bien d'autres, bien qu'aucun d'entre eux n'ait eu l'approche et la profondeur de pensée de Proudhon. Une des caractéristiques de ce mouvement est que la plupart de ces adeptes de la pensée libertaire ne puisa pas sa réflexion de Proudhon mais plutôt des traditions du libéralisme américain, ce qui fit affirmer à Tucker que "*les anarchistes ne sont que des démocrates jeffersonniens consistants*".

Une expression unique des idées libertaires se trouve dans le livre de *Max Stirner* (de son vrai nom *Johann Kaspar Schmidt*, 1806-1856), "*Der Einzige und sein Eigentum*" qui, il est vrai, passa rapidement dans l'oubli et n'eut pas de réelle influence sur le mouvement anarchiste en tant que tel. Le livre de Stirner est essentiellement un livre de philosophie qui trace la dépendance de l'Homme à ces soi-disant puissances supérieures de toutes les façons déviantes possibles. C'est le livre d'un insurgé conscient et délibéré qui ne révèle aucune révérence à l'autorité et qui appelle à une pensée puissamment indépendante.

L'anarchisme trouva un champion des plus virils et d'une vigoureuse énergie révolutionnaire en la personne de Michel Bakounine (1814-1876), qui basa sa réflexion sur les enseignements de Proudhon, mais qui les étendit sur le plan économique lorsqu'il se fit l'avocat avec les autres membres de l'aile fédéraliste de la 1ère Internationale, de la propriété collective de la terre et de tous les autres moyens de production et désiraient réduire le droit à la propriété privée au seul produit du travail individuel.

Bakounine était aussi un opposant du communisme, qui a son époque avait une caractéristique autoritaire, comme celui exercé de nos jours par le bolchévisme. "*Je ne suis pas un communiste parce que le communisme unifie toutes les forces de la société dans l'État et est absorbé par celui-ci, parce que cela mène inévitablement à la concentration de la propriété dans les mains de l'État, alors*



que je recherche l'élimination complète des principes d'autorité et de gardiennage gouvernemental, qui sous le prétexte de rendre les Hommes moraux et de les civiliser, n'a fait jusqu'à maintenant qu'à les réduire en esclavage, les opprimer, les exploiter et les ruiner."

Bakounine était un révolutionnaire déterminé et ne croyait pas du tout en un ajustement à l'amiable des conflits existants dans la société. ***Il reconnaissait que la classe dirigeante s'opposait aveuglément et avec entêtement à chaque possibilité de réformes sociales plus larges et en cela ne voyait que la révolution sociale internationale pour sauver l'humanité, révolution qui abolirait toutes les institutions de pouvoir politique et l'exploitation économique pour introduire en remplacement une fédération des associations libres de producteurs et de consommateurs qui fourniraient la subsistance de la vie quotidienne.*** Comme lui et la plupart de ses contemporains croyaient en l'imminence de la révolution, il dirigea son énorme énergie à la contribution à la véritable révolution des éléments libertaires au sein et en dehors de l'Internationale pour protéger la révolution à venir contre toute dictature ou régression dans les vieilles conditions sociales. ***Il devint ainsi, dans ce sens, le véritable fondateur, créateur du mouvement anarchiste moderne.***



L'anarchisme trouva également une valeur très sûre en la personne de ***Pierre Kropotkine (1842-1921)***, qui se fixa pour objectif de rendre les résultats de la science naturelle moderne disponibles pour le développement du concept sociologique de l'anarchisme. Dans son livre très ingénieux *"L'entraide, facteur de l'évolution"*, il s'arrogea contre le soi-disant darwinisme-social, dont les partisans essayèrent de prouver l'inévitabilité des conditions sociales existantes depuis la théorie darwinienne de la lutte pour la survie et de la survie du plus fort, du plus apte et menant à la problématique du faible contre le fort au statut d'une loi naturelle d'airain, à laquelle l'Homme est aussi sujet. En réalité, cette théorie était fortement influencée par la doctrine malthusienne expliquant que la grande table de la vie n'était pas avancée pour tout le monde et que les inutiles devaient se réconcilier et accepter cet ordre des choses.

Kropotkine montra que cette conception de la nature en tant que champ infini de guerre n'est qu'une caricature de la véritable vie et qu'avec la lutte brutale pour l'existence, qui est combattue becs et ongles, il y a

aussi une tendance dans la nature une autre tendance qui est exprimée dans la combinaison sociale des espèces plus faibles et la continuité des races par l'évolution de l'instinct social qui seul lui a permis de se maintenir dans son premier environnement contre la supériorité physique des autres espèces et de s'assurer un niveau de développement dont on aurait pu rêver. Ceci est démontré par la certaine régression de ces espèces dont la tendance dans la lutte pour l'existence est supérieure à la première, qui n'ont aucune vie sociale et qui ne sont dépendantes que de leur force physique.

Cette vue, qui est bien plus acceptée aujourd'hui dans les sciences naturelles et dans la recherche sociologique, a ouvert de nouvelles possibilités dans les perspectives de ce qu'est l'évolution de l'espèce humaine.

D'après Kropotkine, le fait demeure que même soumis au pire des despotismes la grande majorité des relations personnelles de l'Homme avec ses congénères est régie par les habitudes sociales, accord librement consenti et la coopération, sans laquelle la vie sociale ne serait pas du tout possible. Si ce n'était pas le cas, même la plus grosse machine coercitive qu'est l'État ne serait pas capable de maintenir l'ordre social pendant un laps de temps suffisamment long. Quoi qu'il en soit, ces formes d'attitudes naturelles, qui proviennent de la nature la plus profonde de l'humain, sont aujourd'hui constamment perturbées et handicapées par les effets de l'exploitation économique et de la tutelle gouvernementale, représentant la forme brutale de lutte pour l'existence dans la société humaine et qui a remplacé toute les formes d'entraide et de coopération libre. *La conscience de la responsabilité personnelle et de la capacité à l'empathie avec les autres, qui fait toute la morale sociale et rend possible l'idée de justice sociale, se développe le mieux dans la liberté.*

Comme Bakounine, Kropotkine était aussi un révolutionnaire. Mais il vit, comme Elisée Reclus et d'autres, dans la révolution seulement une phase spéciale du processus de l'évolution, qui apparaît lorsque les nouvelles aspirations sociales sont si restreintes dans leur développement naturel par l'autorité qu'elles doivent briser la vieille coquille de manière violente avant de pouvoir fonctionner comme de nouveaux facteurs de la vie humaine. *En contraste du fédéralisme proudhonien ou du collectivisme bakouninien, Kropotkine se faisait l'avocat de la propriété commune non seulement des moyens de production mais aussi des produits du travail, car il était*

convaincu que dans l'état technologique présent aucune mesure correcte de la valeur du travail individuel n'est possible mais qu'au contraire, par une direction nationale de nos méthodes modernes de travail il sera possible d'assurer une abondance comparative pour chaque être humain.

L'anarcho-communisme, qui avait déjà été prôné avant Kropotkine par Joseph Dejacque, Elisée Reclus, Carlo Cafiero et d'autres et qui est reconnu aujourd'hui par la plus vaste majorité des anarchistes, trouva en lui un brillant avocat.

Nous devons aussi ici mentionner *Léon Tolstoï (1828-1910)* qui, du christianisme primitif et sur la base de principes éthiques établis dans les évangiles, parvint à l'idée d'une société sans dirigeants.

Ce qui est commun à tous les anarchistes est le désir d'une société libre de toutes institutions politiques et sociales coercitives, institutions qui sont des obstacles au développement et à l'avènement d'une humanité émancipée et donc libre. En ce sens, le mutualisme, le collectivisme et le communisme ne doivent pas être vus comme des systèmes économiques fermés ne permettant plus aucun développement, mais juste comme des assomptions politico-économiques pour établir les moyens de la sauvegarde d'une communauté humaine libre. Il y aura probablement dans chaque forme de société libre du futur des formes différentes de coopération économique existant côte à côte, car tout progrès social doit être associé avec l'expérience libre et le test dans la pratique de nouvelles méthodes pour lesquelles il y aura toute les opportunités possibles dans une société de libres communautés (*NdT* ; ce que nous avons nommé avec Gustav Landauer "la société des sociétés"...)

La même chose vaut pour les méthodes variées de l'anarchisme. Le travail de ses adhérents est essentiellement un travail éducatif pour préparer les gens intellectuellement et psychologiquement aux tâches de leur libération sociale. Chaque tentative de limiter l'influence du monopole économique et du pouvoir de l'État est un pas qui nous rapproche de la réalisation de cet objectif. *Tout développement d'organisation volontaire dans les champs variés de l'activité sociale et vers la liberté individuelle et la justice sociale, approfondit la conscience [politique] des gens et renforce leur responsabilité sociale, sans laquelle aucun changement ne peut être accompli.*

La plupart des anarchistes de notre époque sont convaincus qu'une telle transformation de la société prendra des années de travail constructif et

d'éducation et ne peut pas s'opérer sans quelques convulsions révolutionnaires qui jusque maintenant ont toujours aidé à accomplir tout progrès dans la vie sociale. Le caractère de ces convulsions bien entendu, dépend entièrement de l'intensité de résistance de la classe dirigeante et dans quelle mesure celle-ci sera capable de résister à la réalisation de ces nouvelles idées. Au plus large les cercles sociaux qu'elles inspireront dans l'esprit du socialisme de la liberté, et au moins douloureux sera l'accouchement des changements sociaux du futur.

Les révolutions ne peuvent que développer et faire venir à maturité les idées qui existent déjà et qui ont déjà une nature établie dans la conscience humaine, mais elles ne peuvent pas créer de nouvelles idées ou générer de nouveaux mondes du néant.

Avant l'apparition des états totalitaires en Russie, en Italie, en Allemagne et plus tard au Portugal et en Espagne et le déclenchement de la seconde guerre mondiale, des organisations et des mouvements anarchistes existaient dans tous les pays ; mais comme tous les mouvements socialistes de cette époque, Ils devinrent les victimes de la tyrannie fasciste et des invasions des armées allemandes et ne pouvait mener qu'à une existence clandestine. (NdT : ceci est aussi valable avec le fascisme rouge tel que le dénonça [Voline](#) et la guerre ouverte bolchévique contre l'anarchisme originel de la révolution russe, qui mena à la fin du slogan de "tout le pouvoir aux soviets [conseils des travailleurs]" et à l'avènement du capitalisme d'état soviétique par la NEP de Lénine et de son comparse Trotski tous deux agents des banquiers transnationaux...) Depuis la fin de la guerre, une résurrection des mouvements anarchistes dans tous les pays d'Europe de l'ouest s'est faite remarquer. Les fédérations des anarchistes français et italiens ont déjà tenu leur première convention, tout comme l'a fait l'anarchisme espagnol dont bien des membres vivent toujours en exil, pour la plupart en France, en Belgique et en Afrique du Nord. De nombreux journaux et périodiques anarchistes sont publiés dans bon nombre de pays européens ainsi qu'en Amérique du nord et du sud.



Analyse politique : que sont État, Nation et Peuple (Rudolph Rucker)

État, Nation, Peuple

Rudolph Rucker – 1937

La vieille opinion qui attribue la création de l'État nationaliste à l'éveil de la conscience nationale du peuple n'est qu'un conte de fées, très utile aux protagonistes de l'idée de l'État national, mais néanmoins faux.

La nation n'est pas la cause, mais le résultat, de l'État. C'est l'État qui crée la nation, non la nation qui crée l'État. En vérité, de ce point de vue il existe entre peuple et nation la même distinction qu'entre société et État.

Chaque unité sociale est une formation naturelle qui, sur la base de besoins communs et d'accord mutuel, est construite organiquement de bas en haut pour garantir et protéger l'intérêt général. Même quand les institutions sociales graduellement s'ossifient ou deviennent rudimentaires leur but d'origine peut en la plupart des cas être clairement reconnu. ***Chaque organisation d'État, cependant, est un mécanisme artificiel imposé d'en haut sur les hommes par quelques gouvernants, et il ne poursuit pas d'autre fin que de défendre et sauvegarder les intérêts des minorités privilégiées dans la société.***

Un peuple est le résultat naturel de l'union sociale, une association mutuelle d'hommes poussés par une certaine similitude de conditions extérieures de vie, une langue commune, et des caractères particuliers dus au climat et au milieu géographique. De cette façon apparaissent vivants certains traits communs chez chaque membre de l'union et formant la partie la plus importante de son existence sociale. Ces rapports intimes peuvent aussi être engendrés artificiellement que détruits artificiellement.

La nation, d'autre part, est le résultat artificiel de la lutte pour le pouvoir politique exactement comme le nationalisme n'a jamais été autre chose que la religion de l'État moderne. L'appartenance à une nation n'est

jamais déterminée, comme l'est l'appartenance à un peuple, par des causes naturelles, profondes ; elle est toujours sujette à des considérations politiques et fondée sur ces raisons d'État derrière lesquelles les intérêts de minorités privilégiées se cachent toujours. Un petit groupe de diplomates, qui sont simplement les chargés d'affaires de classe ou caste privilégiée, décide tout à fait arbitrairement la qualité nationale de certains groupes d'hommes dont le consentement n'est même pas demandé mais qui doivent se soumettre à cet exercice du pouvoir parce qu'ils ne peuvent agir d'eux-mêmes.

Des peuples et groupes de peuples existaient bien avant que l'État n'apparaisse. Aujourd'hui aussi ils existent et se développent sans l'assistance de l'État. Ils sont seulement gênés dans leur développement naturel lorsque quelque pouvoir extérieur intervient par la violence dans leur vie et lui impose une forme qu'elle ne connaissait pas avant. La nation est soudée à lui pour le meilleur et pour le pire et doit son existence seulement à la présence de celui-ci. *En conséquence la nature essentielle de la Nation nous échappera si nous tentons de la séparer de l'État et de la doter d'une vie propre qu'elle n'a jamais possédée.*

Un peuple est toujours une communauté avec des limites assez étroites. Mais une nation, en règle générale, enferme toute une série de différents peuples et groupes de peuples qui ont été, par des moyens plus ou moins violents, pressés dans le cadre d'un État commun. En fait, dans toute l'Europe il n'y a pas d'État qui ne consiste pas en un groupe de peuples différents qui étaient à l'origine de différentes descendances et de langue et furent forgés ensemble en nation unique seulement par des intérêts dynastiques, économiques et politiques.



Les États nationaux sont des organisations d'Églises politiques ; la prétendue conscience nationale n'est pas née en l'homme mais enseignée à lui. C'est un concept religieux ; on est allemand, français, italien, exactement comme on est catholique, protestant ou juif.



“Le peuple consent parce qu’on le persuade de la nécessité de l’autorité ; on lui inculque l’idée que l’homme est mauvais, virulent et trop incompetent pour savoir ce qui est bon pour lui. C’est l’idée fondamentale de tout gouvernement et de toute oppression. Dieu et l’État n’existent et ne sont soutenus que par cette doctrine.”

“L’État n’a pas plus de réalité que n’en ont les dieux ou les diables. Ce ne sont que des reflets, des créations de l’esprit humain, car l’homme, l’individu est la seule réalité. L’État n’est que l’ombre de l’homme, l’ombre de son obscurantisme, de son ignorance et de sa peur.”

“Plus encore, l’esprit de l’homme, de l’individu, est le premier à se rebeller contre l’injustice et l’avilissement ; le premier à concevoir l’idée de résistance aux conditions dans lesquelles il se débat. L’individu est le générateur de la pensée libératrice, de même que de l’acte libérateur. Et cela ne concerne pas seulement le combat politique, mais toute la gamme des efforts humains, en tout temps et sous tous les cieux.”

~ Emma Goldman ~

*[NdJBL : Ce même texte et en analyse dans mon blog : **En partant, merci de ne surtout pas laisser l’État du Monde, comme vous l’avez trouvé, en arrivant !**]*

Lectures complémentaires en version PDF :

Manifeste pour la Société des Sociétés

Petit précis sur la société et l'État

Discours de la Servitude Volontaire La Boétie 1548

Écrits-choisis-anarchistes-Sébastien-Faure-mai-2018

L'anarchisme-africain-histoire-dun-mouvement-par-sam-mbah-et-ie-igariwey

Dieu et l'État Bakounine

Entraide Facteur de L'évolution Kropotkine

Daniel Guerin L'anarchisme

Inévitable anarchie Kropotkine

Errico Malatesta écrits choisis

La Morale Anarchiste de Kropotkine)

Les amis du peuple révolution française

Appel au Socialisme (PDF)

